

# *Libretto*



MORITZ THOMSEN

MES DEUX  
GUERRES

récit

Traduit de l'américain par  
ÉRIC CHÉDAILLE

Préface de  
PAGE STEGNER

*libretto*

Titre original :  
*My Two Wars*

© Rashani Rea and Bruce Brian Harris, 1996.

© Page Stegner, 1996, pour la préface.

© Éditions Phébus, Paris, 2005, pour la présente édition.

ISBN: 978-2-36914-042-9

Né à Seattle en 1915 dans une famille aisée, Moritz Thomsen s'engage dans l'U.S. Air Force durant la Seconde Guerre mondiale. Revenu à la vie civile, il mène une existence bohème, fréquente les milieux intellectuels marginaux et s'achète une ferme près de Sacramento, bien résolu à éviter la carrière de brillant manager que son terrible père avait tracée pour lui. En 1963, il revend sa ferme, s'engage dans le Peace Corps et part en mission pour l'Équateur dans le cadre d'un programme d'aide à l'agriculture. Il découvre alors le visage brutal de la misère. Après plusieurs années passées sur le terrain, il démissionne et redevient fermier. C'est cette longue aventure qu'il évoque dans ses livres *La Ferme sur le rio Esmeraldas* et *Le Plaisir le plus triste*, qui le feront comparer à H. D. Thoreau et à W. H. Hudson, tandis que le *San Francisco Chronicle* n'hésitera pas à le considérer comme «un des plus grands écrivains américains de l'époque». Emporté par le choléra à Guayaquil en 1991, Moritz Thomsen n'aura pas le temps de jouir de cette gloire tardive.



## PRÉFACE

Un après-midi de septembre 1972, je me trouvais dans mon bureau du bâtiment du Peace Corps<sup>1</sup> à Quito, cherchant à suivre les audiences du Watergate sur la radio des forces armées, quand un personnage bien découplé, de taille moyenne et d'âge incertain, passa la porte et vint s'affaler dans le fauteuil voisin. Il portait un pantalon kaki maculé, une chemise noire en laine à laquelle manquaient plusieurs boutons, des tennis et pas de chaussettes. Il avait le visage hâlé et buriné, des mains de travailleur fortement tachées de nicotine. Nonobstant cette apparence peu flatteuse, il présentait cet air d'intelligence aristocratique que l'on voit souvent aux hommes alliant forte personnalité et expérience du monde, et je décelai au premier regard qu'il était autre chose que l'ouvrier pauvre que suggérerait sa tenue vestimentaire.

«Je m'appelle Moritz Thomsen, me dit-il. J'ai lu vos deux romans ainsi que votre ouvrage, magnifique et d'une concision bienvenue, sur Vladimir Nabokov, et l'envie m'a pris de vous rencontrer.»

Je n'en fus, je le reconnais, pas qu'un peu surpris. Il ne s'était pas vendu plus de quatre ou cinq mille exemplaires

1. Le Peace Corps est une organisation américaine d'aide aux pays en voie de développement. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

– en majeure partie à des bibliothèques – de mon mince essai sur les œuvres de fiction de Nabokov écrites en anglais, et j’avais du mal à concevoir qu’il ait pu tomber dessus – sans parler de mes romans, qui avaient connu une carrière encore plus confidentielle. Mais j’étais surtout étonné de voir en chair et en os l’auteur de *Living Poor*<sup>1</sup>, livre que je tenais alors (et tiens toujours) pour le travail le plus original et le plus saisissant sur la tentative habile de Kennedy pour foutre en l’air les cultures exotiques. Il était là, vautré dans son fauteuil, à me gratifier d’éloges visiblement sincères sur mes modestes talents, à converser avec moi au sujet de Lionel Trilling et de Mary McCarthy<sup>2</sup>, « ces attardés », et de leurs exégèses assommantes de *Lolita*, à examiner problèmes de points de vue et questions de tons dans ma propre fiction, et à me demander sur quoi je travaillais en ce moment. Pouvait-il y jeter un œil? Accepterais-je de lui rendre visite à sa ferme dans l’Esmeraldas?

Quel homme astucieux, sagace et parfaitement charmant! Bien sûr, je l’invitai à venir dîner à la maison. Il marqua un temps, me fit part du fait qu’un accroc sur l’arrière de son pantalon révélait une absence de sous-vêtement, puis convint que le pan de sa chemise masquerait probablement cette indignité. « Comment avez-vous pu oublier de passer un slip? lui demandai-je, grandement amusé. – Oublier? me fut-il répondu. En fait, je ne suis pas certain d’en posséder un seul. »

1. *Living Poor: A Peace Corps Chronicle*, originellement publié aux Presses de l’université de Washington en 1969, fut le premier ouvrage de Thomsen et passe pour l’un des meilleurs textes sur les Peace Corps parus à ce jour.

2. Respectivement critique, homme de lettres, professeur (1905-1975), critique et romancière (1912-1989; *Le Groupe*, 1963, fut son grand succès international).

Je relate cette première rencontre, car elle donne le ton d'une amitié qui devait durer près de vingt ans, même si je ne revis jamais Moritz après avoir quitté l'Équateur en 1973. Il était l'un des hommes les plus modestes et les plus pudiques que j'aie rencontrés, et toujours remarquablement bien informé pour un expatrié vivant soi-disant en reclus. Il racontait les histoires comme personne. Si son humour était souvent noir jusqu'au morbide, ce trait était contrebalancé par une vive passion pour la musique, les livres et l'écriture, surtout celle des autres, et par sa fascination pour les idiosyncrasies du comportement humain, surtout le sien. Dépréciant sans fin ses talents et l'importance de ses œuvres, il pouvait atteindre à des sommets d'éloquence dans sa condamnation de tout agent, journaliste ou critique (confrérie qu'il tenait pour une espèce de Gestapo de la chose littéraire) qui prenait un malin plaisir à ne pas goûter ou comprendre son travail. « Bien sûr, avait-il coutume de dire en se laissant retomber au fond de son fauteuil, ces salopards ont sans doute raison. »

Après mon départ de l'Équateur, Moritz et moi entretenîmes une correspondance régulière, qui retomba un peu dans un deuxième temps pour reprendre ensuite et se faire quasi mensuelle au cours de la dernière année de sa vie. Je le savais en mauvaise santé, car il faisait de temps à autre allusion à l'emphysème invalidant qui lui interdisait d'aller s'acheter des œufs à deux rues de là pour son dîner. Mais l'essentiel de ses courriers avait trait à deux manuscrits qu'il cherchait à vendre (ce qu'il assortissait invariablement d'une diatribe contre les journalistes, les critiques, l'industrie de l'édition, le monde littéraire, son agent). Puis, en janvier 1991, il m'écrivit que son copain pilote de la Seconde Guerre mondiale était venu le voir et qu'il lui avait confié un exemplaire de chacun de ses deux manuscrits pour qu'il me les fit parvenir. Je les reçus à la mi-février et lui en accusai

réception. Il m'écrivit, fin mars, une longue lettre dont je livre les passages qui suivent :

Il y a deux mois ou deux ans vous m'avez écrit que mon ami pilote vous avait envoyé mes manuscrits, que vous alliez les lire sur-le-champ... Ce type de réponse engendre un horrible suspens, fait naître une attente insupportable. [...] Allez-y, Page ; je suis de taille à encaisser, même si votre silence m'amène à subodorer que vous aurez été atterré par la nullité du produit fini... Dites-moi tout, Page ; je suis disposé maintenant à retravailler l'ensemble, si vous pouvez me suggérer une façon aisée de procéder. [...] Comme toujours, rien de nouveau ici à part des pluies torrentielles, des grèves, des assauts aux gaz lacrymogènes, des affrontements liés à la drogue, des enlèvements, des cas de bestialité et pas d'eau. [...] D'ici là, Page, bon sang, mon vieux, écrivez-moi. Si vous n'aimez pas mes manuscrits, au moins écrivez-moi pour me le dire. Je comprendrai (HA!).

M.

Je m'empressai de lui répondre que j'avais bien lu le premier manuscrit, *Mes deux guerres*, et que, loin d'être atterré par la nullité du produit, j'estimais qu'il avait signé là un nouveau chef-d'œuvre, ou peu s'en fallait ; mais que, parce qu'il s'était presque totalement abstenu de toute forme de ponctuation (en particulier la virgule) et parce qu'il n'avait pas changé le ruban de sa machine à écrire depuis la démission de Richard Nixon, il m'avait fallu un moment pour le déchiffrer. Je lui dis également que je ne pensais pas que la plupart des lecteurs seraient aussi obsédés que lui par sa haine à l'égard de son père, et que l'argument qui sous-tendait les épisodes relatés dans la première partie du livre

devenait vite redondant. Je craignais que les lecteurs ne se lassent avant d'en arriver à la période de la guerre, partie qui était selon moi le meilleur portrait jamais brossé d'un être imparfait et fragile participant à la guerre aérienne au-dessus de l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est du Thomsen du meilleur cru, lui dis-je – extrêmement personnel, honnête de bout en bout, immensément drôle, ironique, cynique, compatissant, sincère. Mais je pensais qu'il lui fallait soit réduire la place allouée à papa, soit l'éliminer carrément, soit l'incorporer plus harmonieusement, soit s'en servir pour mieux cadrer l'ensemble et lui donner une forme plus cohérente.

Je reçus en mai une autre longue lettre, dont j'extrais ceci :

Ma foi, après avoir relu votre lettre à six reprises, je me suis dit : eh, merde, ce que Page préconise, plutôt qu'un remaniement du chapitre XVI, correspond à l'idée de départ... Je ne me rappelle pas pour quelle raison je l'ai modifié, sinon que cet ultime dîner, où je me fais jeter hors de la maison, était terriblement long et ennuyeux pour une fin ; mais vous avez peut-être raison, ou à 80 % raison ; je vais essayer, et si ça marche, merci.

Un mois plus tard, il m'écrivait qu'il avait ressorti son manuscrit, en avait relu la première page et l'avait de nouveau rangé. « Le contenu en est trop rébarbatif pour que je m'y remette. » Il paraissait épuisé et déprimé, ce que j'attribuai pour partie à une mauvaise critique de *The Saddest Pleasure*<sup>1</sup> dans le supplément littéraire du *London Times*, dont il disait qu'elle l'avait « accablé. » Il lui ressemblait

1. 1990 ; traduction française par Gérard Henri, *Le Plaisir le plus triste*, Phébus, Paris, 2003.

bien d'alléger son accablement en concluant: « Si ce foutu bouquin n'était pas de moi, j'aurais fort bien pu pondre à peu près le même compte rendu – et en me montrant tout aussi vachard. »

Le 16 août, il m'écrivait qu'il avait une nouvelle fois tenté de se mettre aux révisions, mais qu'il avait fini par se borner à envoyer une lettre à son agent pour lui dire qu'il ne trouvait pas la force de reprendre le texte, alors qu'aucun éditeur n'avait manifesté le moindre intérêt. Et de terminer par ces mots: « Page, je suis patraque, je vous écrirai de nouveau dans quelques jours. Encore merci, fiston, je vous en ai fait voir de toutes les couleurs, mais est-il un autre moyen d'avancer qu'en marchant sur le dos de ceux qui vous sont supérieurs? » Ah, Moritz!

Douze jours plus tard, il n'était plus. Je n'appris la chose qu'à la mi-septembre. Mary Ellen Fieweger, habitante de Quito et proche amie de Moritz, se chargea d'annoncer la nouvelle à plusieurs de ses connaissances et admirateurs. Les circonstances de sa fin telles qu'elle les a relatées semblent sortir tout droit d'un de ses récits, presque comme s'il avait décrit sa propre autopsie. Je rapporte ici avec la permission de Mrs Fieweger (à l'exception d'un paragraphe sans rapport avec le sujet) la relation des événements qu'elle fit parvenir au poète Robert Peterson.

Le 18 septembre 1991

Cher Monsieur Peterson,

J'ai pris la liberté d'ouvrir votre lettre à Moritz, car il n'est plus ici pour lire son courrier. Moritz s'est éteint le 28 août. Bien que la cause officielle du décès soit une thrombose coronarienne, il avait contracté le choléra une quinzaine de jours plus tôt. Il n'a pas voulu aller à

l'hôpital et, durant les dernières quarante-huit heures, il a refusé de se voir administrer le moindre traitement, dont les intraveineuses, les analgésiques et l'oxygène. Je pense qu'il était prêt à mourir et avait résolu de le faire comme il avait choisi de vivre la plus grande part de sa vie d'adulte. Il est mort pauvre et d'une maladie qui n'affecte que les pauvres.

Son corps a été incinéré, comme il en avait exprimé plusieurs fois le souhait au cours de ces dernières années. Cela s'est déroulé au seul funérarium de Guayaquil qui propose ce type de service, Los Jardines de Esperanza, à la lisière méridionale de la ville portuaire. Pour se rendre aux «jardins» en question, il faut emprunter une route tortueuse, dépourvue de revêtement et bordée de dépotoirs et de bidonvilles. Nul doute que Moritz aurait goûté ce détail, et un autre aussi : le crématorium étant en dérangement et la pièce requise pour réparer restant introuvable, l'opération se trouva retardée de trente-six heures, ce qui se révèle préoccupant dans un pays tropical où l'on ne pratique pas l'embaumement. Ce n'est pas tout ce qu'il aurait goûté : pendant que l'on était en quête de la pièce de rechange, puis que l'on procédait à la réparation (les recherches furent vaines ; finalement, quelqu'un bricola quelque chose), on alourdit sa facture du montant de la location, au tarif horaire, de la salle miteuse où il reposait dans un cercueil écaillé et cabossé orné de fleurs frangées d'oxydation, veillé par un groupe pathétique de cinq personnes – Ester Prado, ses enfants Ramon et Marta, une des sœurs d'Ester et moi –, en sus d'une femme médecin du genre charlatan, laquelle, au cours de cette dernière année, avait coutume de passer chez lui pour le bourrer de vitamines et l'assurer qu'elle l'associait jour et nuit à ses prières, ces visites

coïncidant, d'après Moritz, avec chaque nouvelle crise financière que traversait la dame. Ce n'est que lorsqu'elle m'eut remis une note d'honoraires pour services rendus que je compris la sollicitude de la bonne doctoresse : ces heures passées au cimetière figuraient dans le mémoire. Moritz allait l'aider une dernière fois à s'en sortir. Dernier détail, enfin, qui aurait sûrement été à son goût : sur la petite pancarte placée à l'entrée de la salle de recueillement – écriteau lui aussi rouillé sur les bords – son prénom était orthographié *MONITZ*<sup>1</sup>.

Je ne crois pas qu'il me sera à nouveau donné de rencontrer un être aussi honnête ni aussi bon que lui. Il lui arrivait parfois de se montrer très dur avec son entourage, mais il était encore plus dur avec lui-même. Il vivait ses convictions paisiblement, au quotidien, ce qui est selon moi la manière la plus difficile de vivre ses convictions. Dans *Living Poor* il écrit : « On ne peut trop s'approcher de la pauvreté, trop s'y impliquer, sans se meurtrir soi-même gravement. » Les gens que j'amenaient chez lui, qui avaient lu ses livres et souhaitaient le rencontrer, étaient souvent choqués par son cadre de vie (ou, plus précisément, par l'absence d'un tel cadre) et me demandaient ensuite pour quelle raison il vivait ainsi. Au lendemain de sa mort un ami a émis l'idée que cette vie avait été sa manière de nous enseigner quelque chose. Je ne pense pas qu'il ait eu l'intention d'enseigner quoi que ce soit à quiconque ; il était bien trop modeste pour se figurer avoir un enseignement à délivrer. C'est pourtant ce qu'il fit, peut-être malgré lui.

Moritz était souvent esseulé, surtout après avoir, en raison de son emphysème, emménagé à Guayaquil,

1. On pense aussitôt à *money*, l'argent.

où il n'avait plus son cercle d'amis pour lui rendre quotidiennement visite. Il disait que le plus dur dans le fait d'être un expatrié tenait à ce que tout le monde finissait par s'en aller. Les lettres, surtout celles de ses amis, avaient à ses yeux plus d'importance que vous ne l'imaginez probablement. Quand je passais le voir, il les sortait et me demandait de les lui relire. Parfois, quand la poste était en grève ou qu'il n'avait pas reçu de courrier, il me ressortait la même lettre d'une visite sur l'autre, juste pour que je la lui lise. J'ai été parmi les rares à ne pas m'en aller, en grande partie parce que Moritz était ici. Lorsqu'il est parti vivre sur la côte, je descendais le voir à peu près une fois par mois en avion. Durant les deux dernières années, à mesure que son emphysème empirait, le contraignant à quitter de moins en moins son appartement (je ne crois pas qu'il soit sorti une seule fois au cours de ses six derniers mois, pas même pour aller voir les films qui le tentaient, parce que l'effort à consentir pour se rendre de la table où il lisait et travaillait à la porte d'entrée – peut-être cinq pas – était monumental), il s'était mis, bien à contrecœur, à me demander de faire des choses pour lui. Il détestait être dépendant, même s'agissant de bagatelles, et je ne crois pas être jamais arrivée à le convaincre que, nom d'un chien, il n'était pas un fardeau, qu'il y avait des gens qui, comme moi, se sentiraient éternellement ses obligés, du simple fait d'avoir eu le privilège de le connaître, d'être devenus ses amis, d'avoir lu ses livres. Moritz vous avait-il dit que pendant cette dernière année il s'était mis à prendre des notes pour un nouvel ouvrage, qui devait s'intituler *From My Window*? Ce devait être un livre splendide et triste sur ce qu'il voyait, assis à sa fenêtre à respirer l'air infesté de plomb et autres agents

contaminants, observant la vie du centre de Guayaquil. Moritz va manquer à beaucoup de gens, et les livres qu'il aurait peut-être écrits à plus de monde encore.

Votre

MARY ELLEN FIEWEGER

On devine quel cauchemar administratif représente le règlement de la succession d'un citoyen des États-Unis ayant résidé pendant plus de vingt ans dans un pays d'Amérique latine et mort sans laisser ni famille proche ni testament, même si, en termes de biens personnels, l'héritage est quantité négligeable. Le manuscrit de *Mes deux guerres* est resté à dormir sur mon bureau pendant près de quatre ans, tandis que cette question compliquée était en cours de résolution ; puis, en mai 1995, l'éditeur Steerforth Press a fini par retrouver les uniques héritiers de Moritz, sa nièce et son neveu, et a obtenu leur accord pour la publication du livre.

Chargé par Steerforth de préparer la copie, je me suis trouvé face à un choix difficile : devais-je me borner à corriger les fautes de frappe, l'orthographe et la ponctuation, et laisser le texte tel quel, ou bien devais-je procéder aux quelques modifications de fond dont Moritz et moi avions parlé au cours de nos échanges épistolaires ? Ne sachant quelle doctrine ni quelle méthode prévalaient en pareil cas, je résolu de m'en tenir à cette bienheureuse ignorance et optai en fin de compte pour ce que j'estimais que Moritz aurait voulu me voir faire.

Le seul changement majeur opéré sur le manuscrit a été le déplacement d'une scène occupant trente-six pages. Conformément et aux lettres de Moritz et à un paragraphe du texte lui-même, j'ai renvoyé à la fin du livre l'épisode de « cet ultime dîner, où je me fais jeter hors de la maison », là où il était placé dans son plan originel et là où il semble avoir sa

juste place. Ce passage est tout sauf « long et ennuyeux pour une fin » ; il constitue en réalité un dénouement d'une haute teneur dramatique qui referme la boucle du récit et lie la double spirale des deux guerres.

Dans ces pages comme ailleurs, le manuscrit est resté inchangé quant à la langue, sauf là où Moritz en personne avait noté au crayon des modifications ou des suppressions auxquelles procéder. J'ai imposé des divisions en chapitres à différents endroits du récit – seules quelques-unes étaient indiquées –, parce que ces quatre cents pages d'un seul tenant ne servaient pas un objectif manifeste et parce que cette initiative améliorerait sensiblement la lisibilité du texte.

Enfin, parce que Moritz m'envoya dans sa dernière lettre « un lot de quelque 1 000 virgules tracées à la main dans du beurre de yak rance, et dans ces tons terre que les vrais mongolophiles trouvent si beaux », j'en ai utilisé quatre ou cinq cents pour apporter une ponctuation là où elle avait souvent été... omise.

Je gage, Moritz, que tu me pardonneras ces libertés ; il ne faut jamais demander son avis à un vieux copain.

PAGE STEGNER  
Santa Cruz, Californie



## I

Ce livre traite de mon engagement face à deux catastrophes, la Seconde Guerre mondiale et mon père. Aucune n'a laissé de cicatrices physiques capables d'attester ma présence tant dans ce conflit, qui a fait cent millions de victimes, qu'au sein de cette famille singulière dominée par un homme qui, sous pression, était porté à perdre les pédales – mais qui dit cicatrices dit blessures, et qui se plaindrait de n'en pas avoir ? Il s'agit là des deux grandes guerres de ma vie, perdues, comme sans doute toutes les guerres, de même qu'elles font toutes le lit de guerres à venir. Ayant été contiguës, elles sont étroitement liées dans mon esprit ; toutefois, même si je pense que je ne pourrais les évoquer l'une sans l'autre, je crains de n'avoir pas su les associer convenablement dans les pages qui vont suivre. Il semble qu'en définitive, ayant pour un temps cédé à l'emportement, j'aie écrit deux livres sous une seule couverture. Un peu comme servir dans le même plat un ragoût aux choux et un gâteau à l'orange. Il m'a été possible d'écrire sur la guerre avec ce calme que l'éloignement confère à la résurrection d'horreurs anciennes. En revanche, le temps ne m'a pas coupé de ces obsessions enfantines et morbides, de ces souvenirs de mon père et du foyer qu'il fonda. Je me mets à écrire sur lui, et voilà que ma voix s'élève dans les aigus, que des colères vieilles de cinquante ans me font trembler de tout

mon corps. Des émotions anciennes me crispent toujours les doigts, des injustices anciennes continuent de hanter mes rêves ; quelque chose n'est toujours pas réglé entre lui et moi.

Un jour, il y a une quinzaine d'années, je fus invité à dîner chez un ami. Il avait un jeune fils qui imposait des exigences extravagantes à ses parents et était regardé comme un monstre parfaitement insupportable par tous ceux qui le voyaient tyranniser la maisonnée. J'assistai ce soir-là, au moment de passer à table, à un drame familial typique. Ce garçonnet de six ans longe un couloir et son père, caché derrière une porte, sort brusquement la tête et lui fait « bouh ! ». Le petit sursaute, puis, contrarié d'avoir montré qu'il a eu peur, devient aussi maussade qu'un juge de cour d'assises. « Papa, lance-t-il en tapant du pied, tu es un méchant papa ! Ne refais plus jamais ça. Je vais tout raconter à maman. » Le père reconnaît avoir agi stupidement, présente des excuses, puis nous gagnons la salle à manger.

Quoique je n'eusse jamais osé accuser mon père de la sorte avant d'être presque en âge de voter, je repense tout à coup à ce gosse intraitable qui, si différent de moi, se voyait comme le membre à jour de sa cotisation d'une famille démocratique avec la dignité duquel il ne fallait pas badiner. Ceux d'entre nous à qui il fut donné de voir ce sale môme piquer d'incessantes colères et réclamer justice n'en reviennent pas, tout ravis qu'ils sont d'apprendre qu'il est devenu un beau jeune homme aimable et bien dans sa peau, plein de talents, d'enthousiasme et de hautes espérances. Attendez-vous à voir dans les années à venir le nom de Carlos Arango gravé au fronton des monuments à la bonté ou à la grandeur.

Observez patiemment les monstres de six ans que vous connaissez, ces enfants rois qui font la loi et mettent tout à feu et à sang chez vos amis, et vous font hésiter une seconde avant d'accepter une invitation à dîner. Il est possible que, une fois leurs ressentiments purgés, ils fassent des adultes

équilibrés et d'un commerce agréable. Ce sont les petits anges bien élevés, aux mains sagement posées dans leur giron, qui ne balancent pas les jambes, ne parlent que lorsqu'on les y invite, vous donnent du monsieur ou du madame, s'inclinent ou font la révérence lorsqu'on vous les présente, ce sont ceux-là dont la vie éclatera un jour comme une grenade à main. Il y a un grain de vérité dans cette généralité inepte selon laquelle les enfants de missionnaires, élevés selon les préceptes bibliques et rompus à réprimer égoïsme et penchants spontanés, tendront à réapparaître plus tard en prostituées, alcooliques, télévangélistes ou maniaco-dépressifs à tendances suicidaires.

Si je repense à ce gosse, Carlos, c'est que je me mets tout à coup à sa place et me laisse, non sans une certaine satisfaction, emporter par de vieilles colères et le besoin de tout déballer à leur sujet. Dans mon cas, la situation est d'un comique grotesque : je n'ai pas six mais soixante-douze ans, et mon père est mort il y a dix-sept ans. Un juge sévère pourrait décréter que cette focalisation obsessionnelle sur le passé est malsaine. Bien sûr qu'elle l'est. Un juge plus coulant ne ferait-il pas remarquer que le matériau de tout écrivain est nécessairement prélevé dans sa propre vie ? En outre, il se pourrait bien que les personnes sujettes à la compulsion d'écrire soient plus excentriques que la normale, soient même, à l'instar des putains, ivrognes et autres pickpockets, les enfants battus de méchants papas.

Tel le menuisier qui n'arrive pas à réaliser un assemblage correct, mais qui néanmoins continue d'essayer, je vais m'efforcer, même si je le fais de façon inepte, à relier mes deux thèmes, la guerre et mon père. Le lien existe vraiment, quand bien même l'on pourrait avoir du mal à croire à la véracité des pages qui vont suivre, échafaudées dans la douleur à partir de souvenirs anciens afin de composer un mariage qui paraisse authentique. S'il y a une certitude, c'est

que, dans ce jeu psychologique où il faut énoncer tout à trac le mot qu'on associe à un autre, de même que *chaud* ou *bon* amèneront automatiquement *froid* ou *mauvais*, de même, pour moi, les vocables de *famille* ou de *père* se transforment instantanément en celui de *guerre*.

Je suis né pendant la guerre de Sécession et j'ai passé les tout premiers temps de mon existence à deux pas d'une de ses dernières et plus fameuses batailles. Couverts de sang et de sueur, hurlant, agonisant, brandissant leurs drapeaux, se jetant vers la gueule fumante des canons, s'effondrant les mains serrées sur le ventre, Yankees et Rebelles déferlaient sur les hauteurs desséchées derrière la maison louée à Hollywood par mon paternel, ces collines immortelles que D. W. Griffith utilisait pour le tournage de son épopée, *Naissance d'une nation*. Ma mère conservait des souvenirs précis de cet été-là, où, debout dans les herbes sèches, elle me donna le sein, respirant l'odeur de la poudre, sursautant à chaque coup de canon. Elle savait bien, racontait-elle, qu'elle assistait à une reconstitution cinématographique, encore qu'elle n'eût aucune idée des nouvelles techniques de tournage, qui s'inventaient au jour le jour sous ses yeux. Bien sûr, pour ma part, je ne me rappelle rien de cette bataille, non plus que de l'autre sale guerre qui commença dans les mêmes temps et se termina cinq ans plus tard par un divorce scandaleux. Souvenirs ou pas, le conflit familial, le son du canon, les courses précipitées sur les arrières de la maison, la douceur capiteuse du lait maternel, tout cela a dû insinuer dans mon système sanguin les premières indications que la vie est une guerre impitoyable et que, de l'autre côté de la porte moustiquaire, derrière les troncs d'arbre, par-delà la vasque aux oiseaux et le cadran solaire, il y a des gens tapis le couteau entre les dents, les traits déformés par la fureur.

C'est quelques années plus tard que j'ai commencé d'associer la guerre sanguinaire avec la disposition des Allemands

à lui vouer un culte. Les amis de mon père, encore jeunes mais démobilisés, rentrèrent d'Europe les poumons ravagés par le gaz moutarde ou bien avec leur goût juvénile pour la bière devenu propension destructrice à vivre dans une stupeur éthylique perpétuelle. On assistait à ce scandale que des hommes autrefois pleins d'avenir se laissaient glisser dans la déchéance ou se brûlaient la cervelle. Casques à pointe d'une hideur toute sadique, pistolets, croix de fer et baïonnettes vinrent s'ajouter dans ma chambre à mes autres jouets – les nounours, ce chien en peluche à roulettes que je revois encore en rêve, mon jeu de construction, la lanterne magique, qui illuminait tout un mur, le stéréoscope, où se logeaient des cartons percés d'une double image et dans lequel je contemplais en trois dimensions jardins, bassins et temples japonais. En 1917, alors que j'avais deux ans, mon père, dans une crise de ferveur patriotique, supplia sans désespérer mon grand-père de faire jouer son influence pour qu'il fût accepté dans l'armée. Désenchanté après une année de vie de cantonnement, il fit agir le même appui pour être rendu à la vie civile. La rumeur courait, qui me parvint aux oreilles à l'âge de douze ans, qu'il était rentré à la maison avec une blennorragie ; toutefois, ayant récemment appris qu'il y avait un lien entre maladies honteuses et prostituées, je fus trop horrifié pour conserver cette information et l'oubliai incontinent – jusqu'à beaucoup plus tard lorsque je retirai une certaine satisfaction à en grossir la liste des griefs à son encontre.

En dehors du sentiment subconscient qu'ils se livrèrent un combat à mort, tout ce qu'il y eut entre mes mère et père a disparu de ma mémoire. Absolument tout. Chacun vit séparément dans mon souvenir, comme s'ils ne s'étaient jamais rencontrés. Ou, pour être plus précis : aucun souvenir d'eux ensemble, fort peu d'eux séparés. Mon père était l'homme-qui-me-faisait-sauter-sur-ses-genoux quand de loin

en loin il venait en visite. Il vivait en Californie, moi à Seattle. À Noël, épisode passablement terrifiant, il me faisait sauter sur ses genoux, revêtu d'une houppelande rouge bourrée de coussins, de la fibre de verre collée sur les joues. Quant à ma mère, elle disparut tout simplement alors que j'avais dans les cinq ans. On m'envoya, en compagnie d'une nurse, vivre chez ma grand-mère et je n'ai conservé que le souvenir le plus diffus de ma mère, qui apparut à trois reprises de l'autre côté de la fenêtre de ma chambre. Revêtue d'une longue robe blanche comme en portent les anges, elle scintillait dans les ténèbres, soutenue par de petites ailes étincelantes qui bourdonnaient tels des batteurs à œufs, le visage teinté d'angoisse par la vitre qui nous séparait. Combien étrange dans ces conditions que, moi qui n'avais, au moment où l'on finit par m'accorder, vers mes dix ou onze ans, d'aller passer une semaine avec elle, conservé pour ainsi dire aucun souvenir de cette femme, j'aie pu la repérer instantanément au milieu d'une foule qui attendait sur le quai de Sausalito, où m'avaient déposé le ferry de San Francisco et une belle-mère furieusement jalouse qui refusa de me dire au revoir.

C'est dans la maison de mes grands-parents, pleine de tantes et de cousines (deux maisons, en fait, puisque ma grand-mère allait passer l'hiver à Altadena), que mes souvenirs ont vu le jour. Ma première idée du monde, presque ésotérique à force d'être secrète et tue, fut le noyau dur de ma croyance : les relations entre membres d'une même famille étaient aussi effroyables que belliqueuses. Étant petit et à demi invisible, je me déplaçais librement à l'intérieur de la zone de combat et voyais des sœurs furieuses l'une envers l'autre s'embrasser et s'adresser des sourires, mon père se faire accueillir chaleureusement par des personnes qui, une minute plus tôt, braillaient que sa conduite était inacceptable. Deux de mes quatre tantes, épousées pour leur argent par des crapules, épargnèrent la prison à leur mari en obtenant

un divorce exigé par mon grand-père en compensation des fonds dérobés. Ah, ce lieu de passions cachées, de cœurs brisés, de larmes et de cris derrière des portes closes et dans des chambres sombres ! La vie de chaque membre de cette famille sembla partir à vau-l'eau au début des années vingt. Ce fut une suite ininterrompue de tragédies monumentales avec des existences brisées et des suicides qui menaçaient, en sorte que, même si ne se voyaient à l'extérieur que des têtes droites, des sourires contraints et une fréquentation assidue de tous les raouts, ces crises étouffées éclataient au sein du cercle familial, quand nous étions tous réunis autour de la table du dîner. C'est dans cette maison, tout ce qu'il y a d'allemande et aussi bourgeoise que trois chapitres des *Buddenbrook* (d'un régime autoritaire qui ne se rencontre que là où le chef de famille jouit d'un pouvoir sans limites), que j'ai modifié ma conviction que le synonyme de *famille* était *guerre* en ajoutant le mot *allemande* au mot *famille*.

Lorsque, pendant le dîner, les passions prenaient le dessus et que chacun commençait de tempêter et de pleurer, tout le monde se mettait à parler allemand pour éviter que les petits-enfants ne fissent des crises de nerfs. Nous ne comprenions pas les raisons précises qu'avait, par exemple, tante Inga de s'arracher les cheveux par poignées, mais, éprouvant différents degrés de curiosité, de dégoût ou de peur, nous avions sous les yeux la nature profonde de la cupidité, de la haine ou du désespoir. La musique de fond jouait en allemand.

À six ans je savais que des soldats allemands avaient tranché les mains de civils belges, embroché des enfants à la baïonnette et, empoignant des nouveau-nés par les pieds, leur avaient fracassé le crâne contre des arbres, des murs, des tables de cuisine. Mon grand-père, avec sa coupe de cheveux à la prussienne et sa solide moustache grisonnante, était pour moi l'exact sosie de Hindenburg. Dans un placard du grenier, poignée d'ivoire façonnée en forme de croix, son

épée de templier, suffisamment tranchante pour couper des têtes, attendait de servir.

Il me semblait autour de la table du dîner qu'entre mon père et ses sœurs celui qui crierait le plus fort allait remporter la bataille – jusqu'au moment où mon grand-père rétablissait l'ordre. Il était riche, et les mille dollars mensuels qu'il donnait à chacun de ses enfants (ainsi que la possibilité qu'il leur coupât les vivres) ramenaient, au terme d'une brève récapitulation faite d'une voix aussi saccadée, définitive et furieuse que le feu d'une mitrailleuse dans le lointain, un silence apeuré, comme si chacun des convives avait été foudroyé d'une balle dum-dum. Il y avait quelque chose de terrifiant et de magnifique dans la puissance d'une tyrannie à ce point écrasante qu'elle neutralisait comme eût fait un raz-de-marée toute velléité de la juger morale ou immorale. Ses enfants l'aimaient par un effet de pure terreur. Je suis presque parvenu à échapper de bout en bout à sa rage, à une scène près : quelques mois avant sa mort, il m'arriva un jour d'oublier de mener ma grand-mère à l'église. Il m'avait attendu sur le seuil pour me dire ce qu'il pensait de moi. C'était affreux et c'était l'entière vérité. Je l'écoutai en faisant sous moi, puis je montai dans ma chambre, tremblant si violemment qu'un disque de phono (le deuxième du *Sacre du printemps* de Stravinski), m'échappant des mains, alla se briser à terre. J'avais seize ans, c'était il y a cinquante-six ans de cela, mais les larmes me viennent aux yeux quand j'y repense. Il savait quel petit trou du cul j'étais.

Il est curieux que je voie allemande la famille que nous formions alors, car nous ne sommes pas allemands mais danois, du moins s'il faut en croire les ragots chauvins qui, à Seattle pendant la Première Guerre mondiale, brocardaient l'enrichissement rapide de la famille et les prétentions mondaines de mes tantes. Et laissaient entendre que nous étions devenus danois du jour au lendemain dans les

temps où le *Lusitania* sombra, où les orchestres symphoniques américains cessèrent de jouer Wagner et où s'effondra le marché de la choucroute et de la francfort. Mes deux grands-parents étaient originaires d'une contrée imprécise. Le Schleswig-Holstein était une région rurale aussi plate que la Hollande, où pullulaient les vaches et les enfants incroyablement blonds qui les trayaient. Étaient-ils allemands ou danois ? La province était revendiquée par les deux pays et avait été maintes fois envahie par les Allemands.

L'année de mes dix-neuf ans, par un début de soirée de février 1934, alors que je regardais mon père boire de la bière dans une taverne munichoise, une révélation aveuglante m'apporta le lien définitif entre lui et la guerre. Plus déprimant encore, je commençai d'entrevoir une parenté, mal dissimulée dans les plis du drapeau américain, entre le conservatisme niais de l'aile dure des républicains riches et le fascisme allemand avec ses solutions simplistes et brutales. Assis à une bonne grosse table teutonne en chêne massif du pays, buvant de la bonne bière du pays dans des chopes en céramique, je compris soudain que la guerre approchait, qu'elle était inéluctable, que nous étions pour ainsi dire déjà en plein dedans et que j'allais selon toute probabilité faire partie du nombre de ses victimes.

Afin d'expliquer notre présence dans cette taverne – parfaitement inconcevable, considérant que mon père venait de perdre tout son argent et titubait au bord de la banqueroute – il me faut opérer une digression et creuser un peu l'histoire familiale.

En 1858, à l'âge de douze ans, mon grand-père, emportant tous ses biens dans un grand mouchoir, plus du pain et du fromage pour trois jours, quitta Tondern, village du Schleswig-Holstein, pour s'en aller chercher fortune. On racontait dans la famille qu'il était parti pour faire une bouche de moins à nourrir à la table paternelle, qu'il s'en

était allé sans même un manteau sur le dos. Combien de fois le sale enfant gâté que j'étais a-t-il entendu raconter cette histoire? Mon aïeul trouva à s'embarquer comme mousse. À vingt et un ans il commandait un grand voilier. Il mit sac à terre quatre ans plus tard, car sa cousine affirmait que jamais elle n'épouserait un homme qui serait absent dix mois sur douze. Ils convolèrent et partirent pour l'Amérique. Il travailla comme journalier dans le Maine, pour un dollar par jour à Chicago dans une usine de conditionnement de viande de boucherie, quelque part plus à l'ouest comme ouvrier dans une minoterie. Il eut un fils, qui ne vécut que peu de temps. À trente ans, il avait suffisamment économisé pour s'acheter un chariot, deux chevaux, une charrue, une herse, un fusil et d'autres articles de première nécessité – inventaire si modeste et si poignant que l'on a peine à l'imaginer. Il partit en chariot avec ma grand-mère et s'établit comme fermier au Kansas ou au Nebraska. Quelques années plus tard – sans rien derrière lui que d'interminables journées de dix-huit heures, le vent et le soleil d'étés torrides, les blizzards mugissants dégringolés du cercle Arctique, sans oublier la solitude – il avait doublé sa mise. Il valait peut-être alors trois mille dollars.

Un jour, sa chance tourna. Ou alors le Seigneur, regardant de Son haut ces pauvres immigrants anonymes, disséminés et isolés à travers l'immensité des prairies de l'Ouest, le choisit pour s'amuser un peu. Ce jour-là, à la veille des moissons, une bourrasque épouvantable et une aveuglante averse de grêle passèrent sur les champs de blé – ceci jusqu'à la limite des terres de mon aïeul. Alors, le vent tomba, la grêle se fit légère pluie, ensuite de quoi, trente minutes plus tard, tempête et grêle reprenaient de plus belle de l'autre côté de ses terres, ne laissant intacts au milieu de la dévastation générale que ses quelques arpents de cultures. Ce miracle n'était que le commencement, une petite sonnerie

de trompette annonçant le thème central, à savoir qu'il se voyait à présent favoriser, et sur la base de ses propres rêves, non ceux de Dieu, qui étaient de devenir aussi riche qu'un prince danois.

Il alla s'installer à Spokane avec dix mille dollars devant lui et acheta la moitié des parts d'une minoterie. L'année suivante, il rachetait celles de son associé. Dix ans plus tard, il possédait ou construisait de nouvelles installations à Tacoma, San Francisco, Portland, ainsi qu'à Kobé au Japon. Bon sang! Mais il faut dire qu'il était facile de faire de l'argent et qu'il s'agissait là d'un homme dont les aptitudes étaient à la hauteur des rêves. Les minoteries furent le point de départ. Parvenu à la cinquantaine, il s'était diversifié dans toutes les directions : les céréales, le bois d'œuvre, l'or, la pêche. Il possédait une chaîne de biscuiteries, engraisait cinq mille porcs avec les déchets de Seattle, fabriquait des cuvettes de W.-C. en porcelaine, dirigeait une entreprise de sable et graviers, forait des puits de pétrole – qui ne donnèrent rien – sur la péninsule d'Olympia, commençait à construire une ligne de chemin de fer entre Acapulco et Mexico.

En 1922, pour tirer la date d'un chapeau, B. C. Forbes, directeur financier de Hearst et père de Malcolm, son fils le plus célèbre, vint dîner à la maison toute une semaine durant. Je revois vaguement un homme avec des lunettes à énorme monture d'écaille qui lui donnaient des airs de hibou ahuri, et je me rappelle que je ne l'aimais pas en raison de sa ressemblance avec mon oncle Jim, dont le nom n'était plus prononcé chez nous depuis qu'il avait détourné de l'argent dans la maison de courtage qui l'employait. Mr Forbes était en train d'écrire un livre sur *Ces hommes qui font l'Ouest*. J'ai oublié qui il y faisait figurer, excepté Stanley Dollar, un des héros de ce récit, et Giannini, fondateur de la Bank of America. Il est étrange que j'aie pu oublier : nous avons eu pendant des années au moins vingt exemplaires de ce

bouquin à traîner dans la maison, encore que, à dire le vrai, je n'aie lu que le chapitre sur mon grand-père, car c'était le seul qui se lût comme un conte de fées, avec des naufrages, des pirates chinois, des requins, etc. Ma mère a toujours soutenu que la mythologie entourant ses jeunes années avait été entièrement inventée par l'auteur. « Jamais, avant l'apparition de Mr Forbes, je n'ai entendu dire que son grand-père eût été marin, me disait-elle. Tout ce qu'on m'a raconté, et encore une seule fois, c'est qu'après avoir quitté Tondern il est venu dans le Maine traire des vaches et arracher des pommes de terre. En fait, jamais personne ne parlait de ses modestes débuts. Les filles avaient honte ; elles ne tenaient pas à se remémorer qu'elles avaient joué toutes nues dans la poussière devant une hutte en herbe, cela surtout quand la racaille des coureurs de fortune a déboulé de l'Est pour venir leur conter fleurette. Sans oublier un authentique prince français qui, je crois, aimait sincèrement ta tante Tree, mais papa a dit non, pas de fichu prince. »

Grand-père raffolait de l'Amérique, il aimait les pionniers énergiques et optimistes de son époque, et ce capitalisme des premières années du siècle où quasiment rien de ce que l'on entendait faire ne sortait du cadre de la légalité. La côte Ouest, avec ses ressources intactes en poisson, en forêt, en blé, en bétail et en minéraux, l'Orient juste de l'autre côté de l'horizon, le gigantesque Alaska à deux pas au nord, tout cela le convainquit que seul le dernier des crétins pouvait habiter l'État de Washington sans se faire un million de dollars. Il exécrait tout ce qui limitait sa capacité à créer de la richesse. Il allait de soi à ses yeux que bâtir une usine qui fournirait un emploi à des centaines de personnes était une bonne action, et que les ouvriers qui ne comprenaient pas leur partenariat dans sa sainte entreprise étaient vraisemblablement des anarchistes juifs ou russes qu'il fallait éradiquer, matraquer et renvoyer au servage tsariste. La grève générale de 1917 à

Seattle, organisée par l'IWW <sup>1</sup>, aurait fort bien pu causer à mon grand-père une crise cardiaque fatale. Il haïssait l'IWW et les nouveaux syndicats ouvriers qui allaient un jour s'unir et abattre le monde des hommes d'affaires, ces visionnaires qui travaillaient à la prospérité de l'Amérique et bâtissaient le monde moderne. Comment ces petits frères basanés, les Cubains, les Philippins, pouvaient-ils s'opposer à nos aspirations civilisatrices chrétiennes et désintéressées ? Sauvages ingrats !

Quand Henry Ford annonça qu'il paierait désormais ses ouvriers cinq dollars par jour, grand-père, dans des interviews à des journaux, le dénonça comme traître à sa classe. Comment pouvait-on fixer un salaire de base et s'engager à le verser à un employé qui n'avait pas fait ses preuves ? Cependant, en dépit de l'étroitesse de sa vision, il aimait ceux qui travaillaient pour lui ; dans ses minoteries, dans ses biscuiteries, il connaissait tout le monde par son nom. Cet amour était, je suppose, aussi insensé qu'autrefois celui du planteur pour ses esclaves.

Il se méfiait des gens trop bien habillés, des hommes qui portaient boutons de manchette, guêtres et melon, et d'ailleurs de quiconque portait chapeau. Il se gaussait des diplômés d'université, de leur assurance timorée et de leur snobisme, il se gaussait des fils de famille qui écoutaient de la musique pour intellectuels, arboraient un bracelet-montre, fumaient la cigarette et fréquentaient les thés dansants. Voyez-moi ces visages veules et ces poignets de fillette, écoutez-moi cet accent de l'Est complètement fabriqué – des hommes qui de toute leur vie n'avaient pas abattu une seule journée de travail. Des dégénérés. Jamais il n'élèverait, lui, un fils de cette façon. Il détestait secrètement les mirliflores qui faisaient la cour à ses filles, et il est probable

1. «Industrial Workers of the World».

qu'il se lassait par moments du caquetage mondain animé de ces dernières et de leur vénération compassée pour Wagner. Il était honnête, bourru, sans prétention, respecté ; à ses pairs et aux politiciens qui le courtoisaient de façon éhontée il montrait un cœur d'or sous des dehors frustes. Même s'il devint, l'âge venant, un des derniers représentants d'une espèce d'entrepreneurs en voie d'extinction, marquée par un individualisme farouche, une indifférence à l'injustice sociale et une phobie des syndicats, il mourut avant de devenir une caricature. À la différence de mon père, qui épousa tous les préjugés du sien, on appréhendait mon grand-père en termes autres que politiques. Il était sectaire, membre du parti républicain, mais je le percevais comme un Américain de son temps, un géant certes imparfait mais authentique ; tandis que je tenais mon paternel pour une espèce de cinglé fanatique dont la philosophie était restée engluée quelque part du côté des années 1900. Mon grand-père fut un bâtisseur d'empire à une époque où bâtir des empires était regardé comme une noble tâche. Mon père, lui, persista à vouer un culte aux rêves impériaux discrédités qui ont contribué à nous conduire au désastre moral et dont le résultat final a été une majorité de citoyens assez fous et déboussolés pour porter de leur plein gré au pouvoir des hommes tels que Nixon ou Reagan.

Deux des dernières coupures de journaux collées dans l'album que mon père tenait sur mon grand-père résument le parcours qui, en fort peu de temps, mena ce dernier de l'apogée de sa trajectoire financière à une relative pauvreté. La première présente une photo de mon père affichant un large sourire sur le marchepied d'un train en partance pour New York, surmontée de ce titre : « Il a décroché la timbale ». Cela se passe, me semble-t-il, en 1927, et l'article rapporte que mon grand-père vient de vendre la Pacific Coast Biscuit Company à National Biscuit pour douze millions de dollars.

La moitié en espèces, l'autre en actions de National Biscuit. Mon père fit photographier le chèque et fit circuler le cliché un soir autour de la table du dîner. Je me souviens comme si c'était hier de son air extatique, de mon impression de tenir quelque chose de sacré entre les mains, et d'avoir dû refréner une envie de faire main basse dessus et de me sauver.

Le second article comporte une photo de mon aïeul assis à son grand bureau en acajou. Lui aussi sourit, mais d'un sourire à vous arracher des larmes, du sourire hébété d'un homme à terre qui s'efforce de cacher son désespoir, de l'horrible sourire d'un vieillard qui ne comprend plus. Nous sommes en 1932, soit trois ans après l'effondrement du marché boursier; les usines ont fermé, dix millions de chômeurs remettent en question le rêve américain, une production agricole que des gens affamés ne peuvent plus acheter pourrit dans les fermes – sacs de blé dont la toile coûte plus cher que le contenu, porcs et bovins qui ne valent pas leur transport à l'abattoir. Le titre de l'article est: «Vingt-deux millions de perdus et toujours le sourire».

Avant 1929, on voyait en lui un génie des affaires; après, quand il ne se trouva plus un seul génie des affaires, on parla de la chance fantastique qui lui avait permis de devenir aussi riche à cette vitesse. À l'époque de la barre de chocolat Hershey à cinq *cents* et de l'automobile à six cents billets, un million de dollars représentait la vraie richesse. Il avait effectivement du génie, mais à quoi bon le génie si la chance n'est pas au rendez-vous? Et puis une partie du génie consiste à savoir enfourcher la chance quand elle va grand train. En vérité, plus stupéfiante que la bonne fortune qui le fit riche en l'espace de quarante ans, il y eut cette déveine qui, en moins de mille jours, lui souffla une si grande partie de sa fortune.

Génie ou pas, nul ne peut avoir toujours raison. Un de ses derniers conseils à mon père (qui s'efforçait de les suivre)

fut bien près d'en faire un homme fini. L'action National Biscuit cotait aux alentours de quatre-vingts dollars. « Gardez National Biscuit jusqu'à ce qu'elles atteignent les cent billets », lui recommanda grand-père. Et mon père, opérant sur marge, prit tout ce qu'il avait, tout ce qu'il put emprunter et pour finir tout ce qu'il put soutirer à ses sœurs et à ses enfants et acheta du National Biscuit. Un des souvenirs les plus vivaces de mes années de lycée a pour épice la sonnerie du téléphone sur le coup de six heures du matin, juste après l'ouverture de la bourse de New York. Le courtier de mon père. Le cours avait encore baissé, et il lui fallait mille dollars de plus pour préserver le capital. Entre le premier coup de fil et le dernier, l'action National Biscuit passa de quatre-vingts à mettons trente-trois dollars, et mon père se retrouva pour ainsi dire anéanti.

Le petit déjeuner n'était pas un moment plaisant.

Grand-père fut également moins que prophétique en ce qui concernait l'avenir de la radio, ou alors, s'il avait conscience de ce que l'on pouvait attendre de ce média, il le méprisait en raison des produits qu'il vendait. Il croyait aux choses vraies, celles que l'on pouvait voir et toucher – sacs de farine, boîtes de gâteaux, chargements de guano, madriers de sapin ou de cèdre. Comment pouvait-on garder la tête haute après avoir vendu une marchandise aussi impalpable que du temps, des minutes de bruit chargé de promesses mensongères ? Ce n'était pas seulement aussi malhonnête que de se prostituer, c'était également une attrape minable qui enchanterait le public un moment, puis retomberait complètement. À la faveur d'une transaction qui ne s'était pas déroulée comme il l'entendait, il s'était retrouvé propriétaire d'une petite station de radio. N'éprouvant pas le moindre intérêt pour ce hochet, il l'offrit en cadeau à mon père, tout comme à une époque plus lointaine il lui achetait des voitures de course. Mon père aimait les gadgets,

les objets astucieux fonctionnant de façon surprenante. Sur le tard, un de ses grands plaisirs fut une cravate, commandée par correspondance, sur laquelle figurait cette inscription en lettres fluorescentes : « Embrasse-moi dans le noir, chérie. » C'était censé luire dans la pénombre, mais l'expérience ne se révéla guère concluante, même s'il ne voulut jamais nous croire tandis que, lumières éteintes, nous plissions les yeux en direction de sa silhouette obscure assise en bout de table.

Cette station de radio l'enchantait quelques années. Il en transféra le studio principal dans le hall d'entrée du bâtiment où il avait ses bureaux, et il fit installer une grande baie insonorisée, de sorte que les personnes qui attendaient l'ascenseur pussent partager son emballement pour cette invention fantastique qui diffusait de par le monde la musique sensationnelle de l'époque – Guy Lombardo, Ted Lewis, Al Jolson, Russ Colombo, sans oublier Bing Crosby, son ami et ancien condisciple du temps de Spokane. Un grand adolescent efflanqué en quête d'un premier emploi à la radio se présenta et fut embauché. Principal présentateur et animateur, il se ruait dans la rue avant le bulletin d'information de l'après-midi afin de prendre les nouvelles sur les gros titres du *Seattle Times*. L'ayant observé à plusieurs reprises, je trouvais qu'il s'amusait un peu trop pour être pris au sérieux, car il ne m'était pas encore apparu que l'on pouvait aimer son travail. De temps en temps, je trouvais très malin, même si je ne vois pas bien pourquoi aujourd'hui, de l'appeler au téléphone pour me faire connaître et lui demander de dédier tel ou tel morceau à tel ou tel de mes copains, éprouvant chaque fois un petit frisson de plaisir à entendre mon nom sur les ondes et à me dire qu'il retentissait simultanément dans des milliers de foyers.

Quarante ans plus tard, quand mon septuagénaire de père, gagné par une excentricité éhontée, passait deux après-midi

par semaine à écrire des lettres d'insultes à des personnalités en vue, les accusant de tous les maux de la terre, du communisme athée à la sodomie, il se souvint de son premier speaker, devenu avec le temps Chet Huntley, commentateur tenu en haute estime, mais de gauche. « Si j'avais su à l'époque ce que je sais aujourd'hui, lui écrivit-il, à savoir que tu te transformerais en un journaliste bêlant, communiste et lèche-cul, je t'aurais fourré dans un sac et t'aurais noyé comme un chiot crevard. Bien le bonsoir, Chet. » Tel est le traitement plein de verve auquel pouvait avoir droit tout personnage public qui ne se situait pas un tant soit peu à la droite d'un John-Bircher<sup>1</sup>. Ce courrier n'était toutefois pas à la hauteur de celui qu'il adressa à Robert Kennedy après avoir lu sous la plume d'un échetier que ce dernier, en vacances à Acapulco, avait été vu en maillot de bain rose à la plage. C'est cette lettre, je crois, qui a un jour amené les gens du FBI à cerner la maison pour demander à mon père de sortir et à l'interroger, la main sur la crosse du pistolet, prêts à dégainer. Cette longue missive commençait ainsi : « Mon cher Bobby, je trouve que tu y vas fort, de porter ce ravissant maillot de bain rose. Tu devais être vraiment chou, et je parie que tous les mâles de la plage ne se sentaient plus. »

Grand-père consacra les quinze dernières années de sa vie à essayer d'enseigner à son fils comment le remplacer le moment venu. Il lui passa peu à peu les manettes, ou du moins, attendu qu'il était toujours là, il fit comme si. Ses affaires étaient à ce point complexes et il avait si peu délégué de vrai pouvoir de décision à ses autres collaborateurs que lorsque, au cours des dernières années florissantes, tous

1. Autrement dit un membre de la John Birch Society, mouvement d'extrême droite prônant la défense des libertés individuelles du citoyen américain, la limitation du pouvoir de l'État, la fermeture des frontières, le droit au port d'arme, etc.

deux devaient assister à une réunion ou signer des papiers dans une autre ville, ils ne prenaient jamais le même train, histoire de ne pas périr tous les deux à la fois dans un même accident, en laissant derrière eux leurs affaires dans un impossible chaos. Cette procédure lui donnait l'impression d'être encore plus riche. Il avait lu quelque part, ou bien Mr Forbes lui avait dit, que les familles royales et les Rockefeller ne se déplaçaient pas autrement, et jouer ainsi avec le destin nourrissait peut-être son désir inconscient d'immortalité, l'idée jamais exprimée mais profondément ressentie que son argent et la puissance de son argent lui survivraient. Il était comme un commandant de navire inculquant à son second des ficelles secrètes et particulières pour naviguer sur les océans. Oui, mais comment enseigner à quelqu'un l'art de rentrer à bon port quand, tout à la fois, des torpilles explosent par le milieu du bateau, un typhon efface les superstructures, un incendie se déclare dans la salle des machines et l'équipage se mutine? Bien évidemment, ce n'est pas uniquement le bâtiment de mon père qui sombra sous lui au cours de ces années terribles, alors que la page des temps heureux venait à peine d'être tournée.

Mon grand-père mourut en 1932. Un peu plus d'un an après, mon père, soigné par le médecin qui s'était occupé de Thomas Wolfe mourant lorsque celui-ci séjournait à Seattle, se vit prescrire alitement et sédation dans un sanatorium privé. L'année qu'il fallut pour l'y envoyer dut être, parmi la multitude des mauvaises, la pire année de sa vie. Il se jugeait à cette seule aune : c'était sa valeur nette qui donnait du prix à son existence et le rendait digne de respect. Et donc quand, pour finir, il ne valut guère plus que la nouvelle maison qu'il avait fait construire et les cinquante mille dollars de sa prime d'assurance-vie, il se vit comme un raté et fut souvent tenté de se brûler la cervelle pour avoir la satisfaction de toucher ladite assurance et d'être riche de nouveau.

Il avait attrapé cette maladie fatale qui ne se répand que par le brassage de grosses quantités d'argent et qui, une fois contractée, détruit à jamais la joie de vivre. Car tel est le malheur de la richesse : l'avoir n'est pas une garantie de bonheur et lorsqu'elle n'est plus, on ne s'en remet jamais. La perte de ce qu'on a eu produit une tristesse qui n'est jamais adoucie par des sentiments de gratitude pour ce que l'on a encore – ses enfants, son compte en banque secret, les années à venir et avec elles la possibilité de se refaire. La cicatrice d'avoir tout perdu, ce sentiment creux d'exister à peine deviennent avec le temps une insécurité permanente, une vulnérabilité, une castration. Jusqu'à la fin de sa vie on ne connaît guère de jours où l'on ne se trouve brutalement rabaissé par l'imparable prise de conscience de son propre dénuement face à des circonstances adverses.

Dans le cas de mon père cela se manifesta avec suffisamment de force pour l'amener, dans ses dernières années, alors qu'il avait retrouvé l'aisance, à avoir presque envie de mourir, de manière à n'être plus menacé de voir fondre sa fortune. Il ne se sentit plus jamais tranquille après le krach. Au cours des quinze années qui précédèrent sa mort, il se mit à collectionner avec une passion croissante les dollars d'argent – il n'en eut jamais de grandes quantités, mais plus qu'il n'en aurait pu soulever. Il les cachait dans un cabinet secret où l'on pénétrait en descendant une échelle après avoir soulevé le plancher d'un petit placard situé derrière le fauteuil d'où il regardait la télévision. Il resta installé là des années, à vieillir, et j'étais un des rares à savoir que, bien plus qu'à regarder la télévision, c'était, à l'instar de quelque troll germanique tout droit sorti du *Siegfried* de Wagner, à garder ces boîtes de dollars dissimulées sous lui dans une cave qu'il passait son temps.

Dans les années qui suivirent la disparition de mon grand-père – ces années qu'il avait sans doute attendues afin de

prouver qu'il méritait le pouvoir qui lui était échu –, il perdit presque tout. Il vivait en proie à une intolérable pression et réagissait à son infortune avec un manque d'élégance surprenant. Il devint l'acteur central d'un mélodrame qui englobait le monde entier. Il tremblait, hurlait, boudait, pleurait et tempêtait ; son besoin d'être rassuré était inextinguible, mais son apitoiement forcené sur lui-même et une compulsion à nous entraîner tous avec lui dans le maelström de sa défaite le coupèrent peu à peu de ceux dont il aurait pu attendre réconfort et compréhension. Sans doute sommes-nous en partie responsables de cet état de choses. La seule vue de mon visage, peut-être inexpressif ou souriant, peut-être absorbé par la presse humoristique, pouvait, attendu qu'il était manifeste que je ne partageais rien de son désespoir, déclencher chez lui un torrent de sarcasmes et l'amener à faire le geste de s'arracher les yeux tel un Œdipe amateur. Au bout du compte, ce n'est pas seulement son argent qu'il perdit, ni l'argent qu'il était chargé de gérer et de protéger pour ses sœurs, mais aussi leur foi en lui, notre foi en lui. En l'espace de six mois, sa mère et son père moururent, ses sœurs et ses enfants se mirent à l'éviter, et il se querella pour une poignée de dollars avec son seul ami proche, brouille qui dura trente ans. À la fin de cette période, quand il se retrouva alité pour des mois dans une pièce obscure, il était absolument seul. Lui qui avait un besoin éperdu de compassion, il n'en reçut pas une once.

L'événement qui le fit basculer dans cet état d'égaré fut de se voir rejeter par sa femme. Plus victime qu'aucun autre d'entre nous de son égocentrisme destructeur, elle était devenue, du fait qu'elle côtoyait de si près ses incohérences, presque aussi folle que lui. Un matin qu'ils descendaient dans le centre en voiture, mon père menaçait pour la centième fois de se supprimer. Ma belle-mère, d'une voix frémissante d'exaspération, lui suggéra de passer à l'acte ou de la fermer.

« Mais vas-y, chéri ! lui cria-t-elle. Fais-le et cesse d'en parler tout le temps. » Je pense que nul ne peut vivre quelque temps avec une femme aussi mesquine et peu imaginative que ma belle-mère sans être fréquemment tenté de lui balancer un poing dans son visage stupide et borné, mais je crois que ce fut la seule fois qu'il s'y laissa aller. Ce fut une réaction instantanée, rapide comme l'éclair, un coup mal ajusté, porté de l'autre bout de la banquette avec l'énergie du désespoir. Trois ou quatre jours plus tard, il trouva en rentrant le soir la moitié du mobilier envolée et il lut dans le journal du lendemain qu'elle avait entamé une procédure de divorce et réclamait la moitié de son argent, ce que, dans sa stupidité ou sa rapacité ou sa furie, elle estimait approximativement à trois millions de dollars. S'il n'avait pas ni n'avait jamais eu autant d'argent, c'était là, je suppose, la valeur qu'elle accordait à sa dignité bafouée.

Je soupçonne que c'est moins son amour pour cette seconde femme que la terreur de voir s'envoler une petite moitié de ce qui lui restait qui le poussa à se battre si ardemment pour la récupérer, et qui, quand tout le reste eut échoué, le poussa à perdre momentanément la raison. Peut-être un sentiment de pitié allait-il la ramener à lui. Battre la campagne n'était en un sens qu'une manœuvre stratégique. Mais contrefaire la folie peut être aussi dangereux que de se baigner au milieu de tourbillons, et l'on n'arrive pas toujours à s'extraire d'une eau devenue trop glaciale. Il aurait pu faire l'économie de cette perte de dignité ; en effet, lorsqu'elle fut libérée du tumulte permanent de son mariage avec lui, et que, le divorce prononcé, elle apprit le montant modeste et pathétique de l'actif de mon père, sa femme s'aperçut qu'elle s'ennuyait dans la tranquillité toute simple qu'elle connaissait à présent. Elle avait perdu ce qui, elle le découvrait maintenant, était devenu le véritable objet de son existence : se venger de cet homme qui avait fait de

sa vie une forme perverse de souffrance. Au bout de deux ans, elle consentit à se remarier avec lui moyennant certaines conditions financières, et, durant les trente-cinq années qui lui restaient à vivre, elle lui appliqua le traitement qu'il lui avait réservé dans le passé, à savoir le rendre définitivement toqué. Ce second mariage fut donc une union dans laquelle chacun se consacra pleinement et constamment à l'autre, une union faite de pure détestation réciproque. Tous ceux qui les ont connus conviendraient que dans cette contention mutuelle qui était comme la vigilance sans sommeil de deux tireurs d'élite attendant de voir un bout de chair luire dans le sous-bois, il y avait par moments comme une triste et répugnante beauté.

Ils se retrouvèrent donc de nouveau mari et femme, bien que j'aie ignoré la chose pendant des années, et même qu'ils eussent divorcé. Mon père, libéré de quelques-uns de ses démons, refit son entrée dans le monde des affaires. Il reprit la direction de ce qui restait de la société d'investissement de grand-père, mais il s'y employa timidement, sans confiance en son propre jugement, traversant la vie dans une sorte d'état de terreur, tel un homme sans défense parcourant un territoire inconnu qu'il découvre hostile. Son médecin avança qu'il n'était pas encore suffisamment solide pour affronter un monde en déclin qui paraissait travailler à sa propre destruction.